

ECHO DES CAVERNES Année 1966 N°15

Chers amis,

L'Echo des Cavernes revient avec sa régularité accoutumée, après une année peu fertile en grandes découvertes, en raison du temps, et en outre désastreuse pour l'effectif du Club, pour d'autres raisons.

Notre jeune équipe est presque réduite à zéro, par suite de quatre départs à l'armée, de deux départs d'étudiants et d'une démission pour des motifs personnels et nous ne prévoyons qu'un seul retour du régiment au cours des prochains mois. Mais le Club est déjà passé par d'autres crises, et chaque fois, de jeunes candidats explorateurs sont venus combler les vides autour du noyau des anciens toujours fidèles au poste et fidèles à leur Saint-Claude. Il en sera de même cette fois.

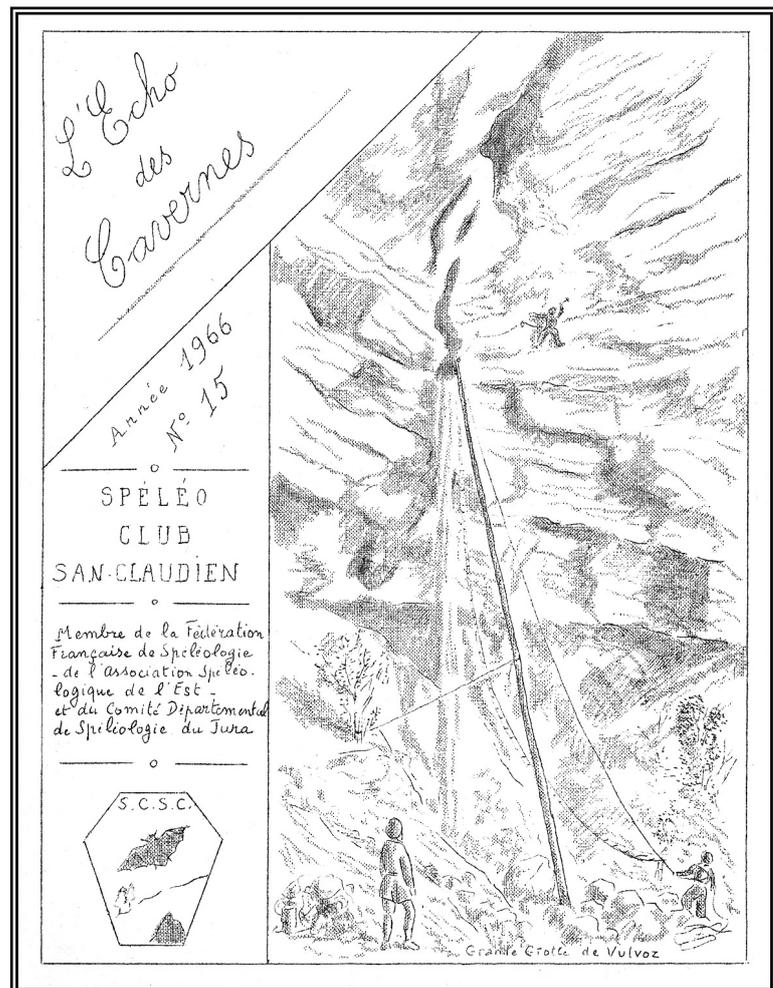
Reprenant cette année encore la description des cavités, grandes et petites de tout un massif, nous vous conduirons dans le Cirque de Vulvoz, aux riches possibilités spéléologiques. Nous continuerons par un exposé sur le Comité Départemental de Spéléologie qui s'est constitué cette année, et nous terminerons par une note humoristique concernant certain cavernicole pour le moins encombrant.

Avec les bien cordiales salutations des spéléos.

ACTIVITES 1965

Le printemps de 1965 a été désastreux pour les spéléos. Pourtant, l'année avait bien commencé par une période neigeuse et froide, qui donnait toute sécurité pour la pénétration dans les réseaux actifs. Pour permettre aux pompiers de Saint-Claude, dégoûtés du sous-sol par les conditions effroyables de leur intervention aux carrières du Mont-Rivel, de se faire une idée plus juste de ce que peut être une véritable caverne, une expédition a été organisée aux Foules, suivant l'itinéraire habituel des grandes galeries où le capitaine Louvier et cinq sapeurs ont accompagné les spéléos. Tout s'est passé sans le moindre incident, plusieurs des participants ne demandent qu'à recommencer, mais, pour la première fois certainement les San-Claudien ont eu les honneurs d'une caravane de secours.

Le retour des pompiers à la caserne avait été prévu pour 18 heures au plus tard. Or, point n'est besoin de passer des mois seul ou en compagnie dans un gouffre et de convoquer la presse et l'O.R.T.F. pour savoir que sous terre on perd la notion du temps. Le premier spéléo venu le sait depuis sa première sortie.



A l'heure prévue, l'équipe repassait seulement le porche, de sorte qu'en arrivant à l'Ile, une demi-heure plus tard, elle se trouvait nez à nez avec le piquet de sécurité arrivant à la rescousse, muni de pics et de cordes !

Peu après, une nouvelle tentative de siphonnage a été faite à la galerie de l'Avion, par notre jeune équipe, et comme pour les précédentes, une crue a empêché de constater les résultats. Huit jours plus tard, l'eau était montée de 80 mètres, avant que deux arrivées encore plus importantes amènent l'écoulement à deux reprises à la sortie de la grotte. D'ailleurs, le tuyau nylon qui avait déjà servi trois fois au siphonnage et qui était resté très rigide au début, a fini par se ramollir après deux ans sous terre, au point de ne plus laisser filtrer l'eau que goutte à goutte. Il faudra le remplacer, ou trouver un autre procédé pour vider cette fameuse galerie d'eau. Le même jour, Grostabussiat a pu avancer assez loin dans une galerie partant d'un des puits terminaux et s'est arrêté sur une obstruction sablonneuse.

Grostabussiat et Le Pennec ont pu constater par une expérience toute personnelle le volume des résurgences en temps humide. Descendus de la grotte (où ils n'avaient pas pu entrer) par le centre du cirque, et pensant pouvoir passer la rivière sans difficultés, ils se sont trouvés au confluent de deux torrents furieux, et pour ne pas remonter la pente, ont franchi le plus facile, mais dans l'eau jusqu'au ventre et en s'accrochant à un arbre abattu pour ne pas être emportés. C'est long une traversée de vingt mètres dans ces conditions !

Chassés des réseaux actifs par la fonte des neiges, puis par la pluie persistante, nos jeunes se sont attaqués à la désobstruction d'une cavité découverte par Prost-Dumont aux environs de L'Oiselière. En quatre séances, ils ont retiré du trou environ 3 mètres cube de pierres et de glaise et sont arrivés au niveau d'un boyau horizontal qui reste à débayer, et qu'ils gardent en réserve pour les temps morts. Au même moment, un réseau de lésines, long de plus de 200 mètres pour une profondeur moyenne d'une dizaine de mètres a été topographié en forêt de Fresnois, puis un petit gouffre a été trouvé et aussitôt exploré près d'une ferme à Tailla.

A la suite d'une réunion à Chenecey, dans le Doubs, des responsables des clubs de l'Est, réunion à laquelle le Club était représenté par son président Ch. Hecht et son secrétaire J. Colin, la constitution d'un comité départemental de spéléologie a été discutée entre délégués des groupes jurassiens, et des statuts étudiés. Ce comité dont nous donnons par ailleurs la raison d'être et la composition a été définitivement constitué au cours du Congrès de Pentecôte de l'Association Spéléologique de l'Est.

Ce congrès organisé par nos collègues du Groupe Spéléo des Campeurs d'Alsace s'est tenu cette année aux environs de Thann, et vu la distance et les difficultés du trajet par voie ferrée, notre club n'a pu y envoyer qu'un seul délégué. Il est question qu'en 1966, ce soit le nouveau Comité Départemental du Jura qui se charge de l'organisation, mais il reste à trouver le lieu propice pour héberger pendant trois jours quelque 150 spéléos.

Les possibilités touristiques du Haut-Jura et ses attraits spéléologiques commencent à être connus au loin, et la diffusion de notre Echo n'y est pas tout à fait étrangère. C'est ainsi que nous avons vu arriver en juin un groupe de dix spéléos allemands, venant de Nuremberg, en quête d'itinéraires intéressants et de grottes à visiter. Enchantés de leur séjour et de quelques explorations faites en commun, nos collègues n'ont pas fait mystère de leur intention de revenir le plus tôt possible dans la région et d'y camper plus longtemps.

Deux semaines plus tard, ce sont huit Anglais qui sont venus du Comté d'Oxford pour s'installer au Martinet et qui ont eu l'avantage de trouver nos étudiants en vacances et tout disposés à les accompagner tous les jours. Une pointe rapide a pu être poussée dans la grotte des Foules, libre momentanément, et comme nos visiteurs disposaient pour leurs déplacements d'un petit car de douze places, leurs guides en ont profité pour les conduire en forêt de Poligny

faire l'exploration du gouffre à Jean-Patrice, le plus beau du Jura, avant de les emmener aux grottes des Nans, puis aux Cernois et enfin au Pétrin de la Foudre. Eux aussi reviendront.

L'équipe anglaise n'était pas plutôt repartie qu'un groupe spéléo bien équipé arrivait de Lille et de Louvain, pour camper à Saint-Claude et venait lui aussi se renseigner sur les possibilités d'explorations, tandis qu'un clan routier, installé à Morbier demandait une liste de cavités visitables sans matériel important. Ajoutons que de jeunes étudiants en géologie en stage dans la région ont contacté le Club, que deux colonies de vacances ont sagement demandé le concours de professionnels pour des visites de grottes faciles, et nous pourrions conclure que le travail effectué par nos spéléos depuis une quinzaine d'années commence à porter ses fruits.

La période des vacances a débuté par un sauvetage, celui d'une génisse de 300 kilos tombée dans une lésine inconnue sous Rogna et coincée à 7 mètres de profondeur. Par bonheur, le Spéléo-Club de Salins campait non loin de là, pour surveiller une coloration à l'Enragé et a pu apporter le concours de ses hommes et de son matériel à Colin qui se trouvait seul sur les lieux. Après six heures d'efforts, la bête a été dégagée et remontée à la surface, mais il a fallu l'abattre aussitôt après.

Malgré le mauvais temps, une fructueuse prospection a été menée dans une vingtaine de cavités, pour le recensement des cavernicoles et pendant leur congé, Racine et Colin sont allés présenter leurs films et leurs diapositives à Septmoncel, aux Bouchoux et aux Moussières. Le succès de ces soirées a été total, dans une ambiance extrêmement sympathique.

Signalons aussi qu'une équipe s'est déplacée dans le Doubs, pour une prospection au cours de laquelle elle a reconnu plusieurs gouffres, et que nos juniors ont repris l'exploration de la Grande Lanche, près de Bois-d'Amont, déjà visitée par le Club en 1950. Des prolongements ont été découverts et restent partiellement à explorer. Le beau temps du mois d'octobre n'a en effet été ressenti sous terre que pendant une brève période, tant il y avait d'eau à écouler, et les pluies de la Toussaint sont venues vite interrompre une activité assez réduite.

□ LES CAVITES DU CIRQUE DE VULVOZ

Le cirque qui embrasse dans ses contreforts presque toute la commune de Vulvoz, est peut-être moins parfait dans ses lignes et moins spectaculaire que le Cirque des Foules, près de Saint-Claude, mais par certains de ses aspects, il est plus impressionnant.

Au sommet de la nappe d'éboulis à 45°, couverte de buis touffus, qui en constitue partout la base, de gigantesques falaises s'élancent pratiquement d'un seul jet jusqu'au niveau du plateau. Une seule paroi, au fond du cirque, se laisse gravir sans escalade, mais non sans peine, par un sentier rocailleux qui louvoie entre les bancs affleurants. Ce passage, autrefois assez fréquenté par les habitants de Vulvoz, qui se rendaient à pieds à Tailla ou aux Bouchoux, est aujourd'hui à peu près indiscernable dans les fourrés, et en grande partie enfoui sous les gravillons mouvants.

Les falaises de Vulvoz offrent de remarquables aspects géologiques. L'ensemble des strates s'incline à 15° en moyenne de l'Ouest à l'Est, et les roches rougeâtres du Rauracien reposent partout sur une couche fossilifère grumeleuse, dominant elle-même les marnes oxfordiennes. Partout où ces dernières couches affleurent en surface elles ont été profondément attaquées à la fois par l'eau de pluie qui les sape directement et par l'eau de ruissellement qui suinte des rochers. Les bancs supérieurs se trouvent donc en surplomb, et se sont plus ou moins disloqués. Au Nord de Vulvoz, on peut remarquer une série de diaclases qui figurent un "W" géant de la base au sommet de la paroi

rauracienne et à l'extrémité Ouest de cette même paroi, là où le cirque se coupe sur la vallée du Longviry, les roches qui ne s'épaillent plus l'une l'autre, prennent une physionomie nettement ruiniforme. Il existe même à l'extrémité des contreforts Ouest une lésine longue de près de 200 mètres, parallèle à la paroi et suffisamment large pour abriter toute une forêt. Des sapins de 30 mètres poussant au fond de cette excavation n'en atteignent pas le faîte.

Comme dans toutes ces reculées, les spéléologues ont trouvé à Vulvoz un terrain d'élection pour leurs recherches. Jusqu'à présent, sept cavités ont été découvertes et pour la plupart explorées. Ce sont probablement les plus importantes, mais il doit y en avoir d'autres que les fourrés dissimulent à la vue et que seule une prospection méthodique des bancs rocheux pourra faire découvrir. C'est là un travail de longue haleine. Il se pourra que de dures et dangereuses escalades n'aboutissent à aucun résultat, ou à la découverte de quelques "bornes à renards".

Il se pourrait aussi qu'une fissure donne tout à coup accès au cours souterrain du torrent qui apparaît dans les éboulis au fond du cirque. C'est cette incertitude même qui fait un des attrait de la spéléologie, car si une fois, ou deux fois... ou plus, on ne découvre rien, on a toujours le droit d'espérer que la tentative suivante sera la bonne.

La première cavité visitée dans le cirque de Vulvoz est la plus visible et la plus importante, une grande grotte située dans un angle de la paroi Nord. L'équipe mixte de Saint-Claude et du Spéléo-Club Lédonien, qui en 1948 entreprend cette exploration, se trouve devant un problème difficile.

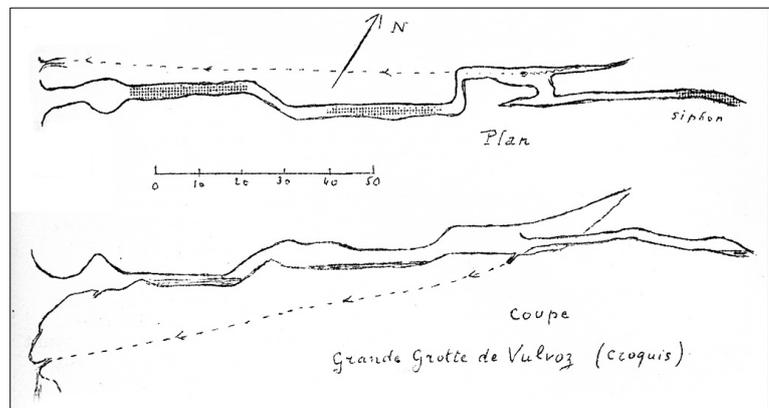
L'entrée de la grotte s'ouvre sous un auvent de près de 12 mètres interdisant l'accès depuis le sommet de la falaise. Elle domine elle-même une paroi en retrait de 8 à 10 mètres. Une petite cascade issue de la cavité coule toujours, plus ou moins abondante suivant la saison et tombe d'un balcon de 17 mètres de hauteur, mais la véritable entrée de la grotte est encore une dizaine de mètres plus haut, et la galerie ne communique avec le canal qui amène l'eau que par une fissure étroite. Entre le balcon de la cascade et le porche existe un déversoir d'une pente moyenne de 70°, composé de roche fissurée, une paroi croulante où semble-t-il personne ne pourrait s'accrocher.

Pourtant l'équipe tente l'impossible. Une première journée est consacrée presque toute entière à monter à bras d'hommes de Vulvoz jusque sous la grotte une perche de sapin de 22 mètres de longueur. Le lendemain, on

dresse ce mât improvisé et on l'appuie à la paroi, ce qui n'est pas une mince opération. Au sommet de la perche, on a attaché en plus de l'échelle souple une poulie pour assurer depuis le bas le premier de cordée et Gallat peut ainsi grimper facilement jusqu'au palier de la cascade.

Au dessus, c'est la varappe pure en terrain inconnu, un exercice bien digne de ce grimpeur de grande classe qui devait être victime d'une chute de pierre en touchant au sommet de la face Nord-Est des Ecrins, quelques jours après avoir ouvert une "directissime" dans la face Sud de la Meije. A grand renfort de pitons, il réussit à atteindre le porche où la roche redevient saine, et où il plante solidement un long clou à anneau, qui s'y trouve toujours.

L'échelle, remontée jusqu'à ce piton permet à Cuaz de rejoindre Gallat, et l'exploration peut commencer. La galerie principale, après un laminoir sur une nappe d'eau se divise en deux couloirs qui tous deux se terminent par des siphons. Le temps consacré à une visite commencée forcément assez tard est très court, et les deux spéléos n'ont pas le loisir de lever les plans de la cavité ni d'en prospector toutes les possibilités. Il faut encore redescendre, déséquiper l'entrée, coucher la perche et regagner des pénates assez éloignées.



C'est pour essayer d'en savoir plus qu'à Pâques 1950, une équipe san-claudienne tente à son tour l'exploration. Le dimanche après-midi, Colin et A. Guillobez montent à Vulvoz en avant garde, avec mission de voir si la perche laissée sur les lieux par leurs prédécesseurs est encore là et en état de servir, et aussi de prospector la paroi en direction Ouest où une résurgence a été signalée. De la route, au bas du cirque, cette résurgence est immédiatement repérée, car son écoulement, qui donne certains jours une importante cascade, a profondément entaillé en éventail la couche marneuse sous-jacente. Pour le moment, elle paraît inerte. La grande grotte aussi est bien visible au fond d'une anfractuosité sous le "W" des diaclases. Il n'y aura pas à la chercher.

Peu après les deux éclaireurs arrivent sous l'entrée. La perche est toujours sur place, intacte en apparence, couchée le long de la paroi qui l'abrite de son formidable surplomb, et hors d'atteinte de l'eau de la grotte qui vient cascader à quelques 8 mètres de la base des rochers. Il n'est pas question d'essayer à deux de dresser ce mât pesant, et les deux spéléos examinent les lieux qu'ils voient pour la première fois.

L'accès est bien tel que l'ont décrit ceux qui ont participé à la première exploration. A la jumelle, on distingue des pitons restés en place et qui jalonnent l'itinéraire aérien qu'il faudra emprunter le lendemain. L'ouverture de la grotte n'est pas la seule. Au centre de la vaste dalle surplombante, une grosse cheminée monte verticalement et son sommet se perd dans le noir. Elle peut être en relation avec quelque galerie de la grotte, ou constituer l'issue d'un autre réseau indépendant. Comme dans la plupart des cirques, les galeries qui subsistent actuellement peuvent en effet être considérées comme les

affluents d'un collecteur beaucoup plus vaste, qui a disparu avec la roche encaissante.

La vue de cette cheminée fait travailler la matière grise de Dédé et de Colin. Imaginer ne coûte rien, et après avoir passé en revue toutes sortes d'engins, dont le V.2 et le ballon captif, puis l'hélicoptère individuel, ils retiennent pour atteindre le trou un procédé original : le tir, au moyen d'un mortier pointé à la verticale d'une sorte de harpon en forme de parapluie, qui coincerait ses branches entre les parois et entraînerait une échelle jusqu'au sommet de la cheminée.

"Et pour récupérer le tout après la descente ? "

"On se dé... brouillerait ! "

Tout en échafaudant ces pharamineux projets, l'équipe entreprend de longer les rochers vers l'Ouest pour gagner la résurgence. Entretenu par de fréquentes chutes de pierres, le passage est assez facile à suivre entre la paroi et les massifs de buis, tout couverts de poudre grise. On dérange bien quelques vipères, qui d'ailleurs réussissent toutes à s'échapper dans les buissons. Après un parcours de 200 mètres les spéléos accélèrent tout à coup l'allure. Ils viennent d'apercevoir à leur niveau un joli trou bien rond qui paraît prometteur.

C'est une grosse déception quand, au moment où on croit toucher à cet orifice, le sentier commence à plonger à pic. Vingt mètres plus loin, l'équipe est à l'aplomb de la cavité... qu'elle considère de très bas. C'est bien l'entrée d'une grotte et même d'une grotte active, car il en coule un ironique filet d'eau, qui doit se transformer par moments en forte cascade. L'écoulement a creusé une vallée et a rendu le porche encore plus inaccessible que celui de la grande grotte. L'ouverture est au centre d'un surplomb de près de 15 mètres et même la perche serait loin de l'atteindre. C'est le supplice de



Tantale, et on repense au fameux harpon parapluie, pointé cette fois en oblique, car il ne s'agit plus d'une cheminée.

Un chêne rabougri a poussé horizontalement, on ne sait par quel miracle, dans une fissure sous le surplomb et à deux mètres du porche. Sans doute quelque gland amené là par un oiseau ou un lérot, et qui aura réussi à germer. Ilhat et Colin imagineront quelques années plus tard de lancer par dessus son tronc une ficelle pour y faire monter une corde, puis une échelle. Après quelques tentatives basées sur le principe de la fronde, puis d'autres au moyen d'un arc et d'une flèche fabriqués sur place, ils abandonneront leurs essais plus ingénieux qu'efficaces. Le projectile passait chaque fois très au dessous de l'objectif. Qui sait d'ailleurs si l'arbre aurait tenu, de même que la paroi fissurée où il pousse. La grotte reste donc inexplorée, et à la disposition des possesseurs d'un mât léger, démontable, de très grandes dimensions.

La résurgence, atteinte après 300 mètres d'une pénible marche à flanc de coteau dans une "égravine" mouvante, n'offrira pas beaucoup plus de possibilités que la grotte précédente. Au sommet du lit de cascade, un terre-plein moussu se présente, formé de blocs accumulés entre lesquels un niveau d'eau apparaît. Dans un trou entre deux blocs, l'eau accuse une profondeur de 3,5 mètres. En remontant un peu plus haut, les spéléos découvrent ce qui leur paraît une entrée. Il semble qu'il y ait possibilité de passage, mais il faut vite déchanter. Quelques gros blocs ont formé une sorte de pont sur une longueur de 3 mètres. Ensuite, c'est le chaos inondé et impénétrable.

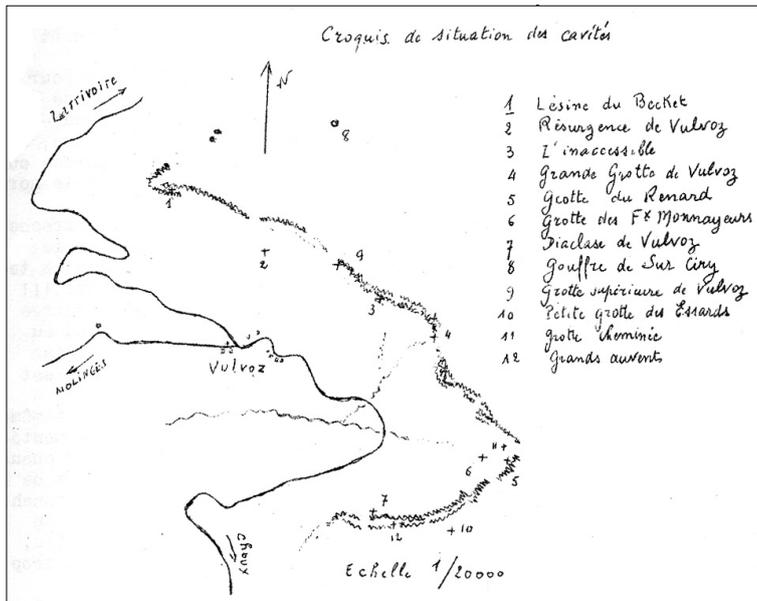
Il est fort probable que l'ancienne cavité débutait par un lac assez profond, et que depuis longtemps déjà, un effondrement des voûtes de la galerie s'est produit. Des éboulis descendant des falaises supérieures sont venus s'ajouter à l'accumulation des matériaux d'effondrement. Un passage existe pour l'eau, c'est certain. Il serait peut-être praticable, mais après enlèvement de quelques dizaines de tonnes d'éboulis. Comme conclut Dédé : "Pas question ! "

Il ne reste plus qu'à redescendre à Vulvoz et à chercher un gîte pour la nuit.

Le lendemain, à la pointe du jour, Dédé et Colin sont tirés de leur sommeil dans le foin d'une grange accueillante par Meynier et Mario. Peu après, l'équipe s'attelle au travail de géants consistant à lever à la verticale la fameuse perche de 22 mètres.

Pour empêcher le mât de partir à la renverse, une première corde est attachée à mi-longueur et reliée à un gros buis qui pousse sous l'auvent. Une échelle de 25 mètres et une corde sont attachées au petit bout de la perche, le pied en est solidement calé dans un creux de rocher, et on se met à tirer, pendant que Meynier soulève l'extrémité. Au début, la manœuvre n'est pas très efficace, l'angle de traction étant trop fermé et on commence à désespérer quand Meynier trouve un moyen de prolonger son effort, en utilisant un grand baliveau cassé par la neige, et qui présente une extrémité fourchue. La perche étant soulevée beaucoup plus haut par cet outil improvisé, l'angle de traction augmente, et une fois les 45° dépassés, cela commence à aller beaucoup mieux. Adroitement manœuvré, le mât vient enfin engager son extrémité dans la fissure de la cascade. L'opération, entrecoupée de plusieurs poses, a demandé deux bonnes heures d'efforts.

La cascade, balancée par le vent qui remonte les falaises, arrose libéralement l'échelle pendant du mât, et Mario enfile une combinaison étanche avant de grimper les 65 échelons jusqu'au palier. C'est là que les difficultés vont commencer pour lui et l'anxiété pour les trois autres qui ne peuvent l'aider en aucune façon. Il lui faut dégager sur la droite en suivant une corniche douteuse et ensuite escalader une paroi presque verticale jusqu'à l'entrée du trou.



Méthodiquement, comme à son habitude, Mario progresse en plantant des pitons chaque fois que la roche lui paraît saine. Il retrouve à diverses hauteurs les clous que Gallat a laissés en place et qui n'ont d'autre utilité que de baliser le trajet, car ils ne tiennent plus, et il faut les replanter. Notre grimpeur n'a d'ailleurs pas grande confiance dans toute cette quincaillerie, car à un moment il remarque bien tranquillement : "Si je dévisse, ils lâchent tous... !"

Il ne dévisse pas, et gravit la verticale de 6 mètres pour se trouver dans une zone un peu oblique, mais peut-être plus dangereuse encore, constituée d'éboulis sur une dalle fissurée. Un glissement a dû se produire depuis la première expédition, car il n'y a plus un seul "clou" visible jusque sous le porche où le solide piton à anneau planté par Gallat apparaît, mais hors de portée.

Mario cherche son chemin, plante des clous, les arrache pour les replanter ailleurs, et enfin se décide à tenter le grand coup. Prenant appui sur les éboulis qui consentent à tenir, il franchit le dernier pas et arrive au porche. Ouf !!!

Il est midi. Une échelle de 12 mètres est hissée à l'entrée ; son extrémité inférieure est branchée sur celle qui pend au mât, et une fois les agrès en place, Mario redescend et on casse la croûte sous l'auvent, autour d'un grand feu qui est le bienvenu car il neige par intermittence.

Ensuite, Dédé monte les échelles, en s'assurant lui-même sur deux anneaux, assure à la corde depuis le sommet la montée de Mario, puis celle de Meynier. Colin demeure au rez-de-chaussée pour passer les colis et tendre l'échelle hors du jet de la cascade, car il n'y a au Club qu'une seule combinaison étanche. Elle ne le sera d'ailleurs plus

longtemps, car en passant en bateau la nappe d'eau qui se trouve à l'entrée de la grotte, sur un laminoir surbaissé, Dédé frôle la voûte d'un peu trop près et fait à la veste un magnifique accroc.

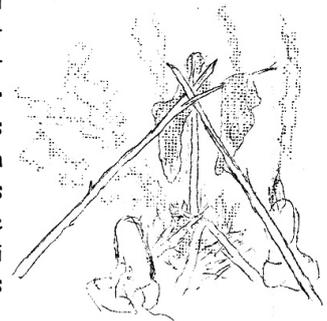
Cette seconde visite ne produit pas de résultats beaucoup plus intéressants que la première. Les San-Claudien suivent à leur tour les deux galeries sensiblement parallèles et arrivent au siphon qui plonge suivant le plan de stratification. Nulle part ils ne découvrent de passages susceptibles de s'ouvrir sur une continuation.

Après deux heures et demie d'exploration, les trois spéléos reviennent à l'entrée. Il faut maintenant démonter les agrès, et pour ce faire, coucher la perche, ce qui est beaucoup plus facile que de la dresser, mais demande néanmoins un certain temps. Il est nuit noire quand on redescend vers Vulvoz le lit du cours d'eau.

Peu après, Mario et Burdet travaillant à la reconstruction de la ferme de Ciry, profitent d'une soirée pour parcourir la paroi Nord du cirque où ils découvrent une grotte fossile, très près du sommet. Cette cavité supérieure, à l'entrée toute ronde, ne comporte qu'une seule galerie rectiligne, que des concrétions obstruent entièrement une dizaine de mètres plus loin. Ce n'est qu'un vestige d'un ancien réseau sur les marnes du Séquanien, et probablement indépendant de celui des grandes cavités inférieures. Ce réseau a disparu quand l'érosion glaciaire a raboté et emporté son bassin d'alimentation.

Au cours des années suivantes, Dédé, Colin, Ilhat et Rossi entreprennent la prospection au fond du cirque. Montée une première fois en vélo ou en moto jusqu'à Tailla, l'équipe commence par se perdre dans le brouillard, et ce n'est que vers midi, après avoir longtemps loupé dans les buis ruisselants, qu'elle arrive à l'arête des rochers et allume son feu pour un casse-croûte mouvementé.

Un des jeunes essaie de faire une omelette, et sa poêle, mal calée, se renverse dans les braises. Peu après le même, qui s'est trempé les pieds toute la matinée, imagine de faire sécher ses chaussettes et ses souliers près de la flamme. Bientôt, une odeur de laine roussie le fait se précipiter. Ce sont les chaussettes qui prennent feu. La "grosse rigolade" n'est pas encore calmée quand un puissant relent de caoutchouc brûlé avertit leur propriétaire que cette fois, ce sont les semelles des souliers qui entrent en combustion. Dédé fait un cours circonstancié sur tout ce qui distingue un spéléo chevronné d'un apprenti spéléo... Et pendant ce temps là, les chaussettes retombent dans le feu...



De la terrasse à l'angle Nord du cirque, on distingue dans la paroi Est une vire qui paraît praticable, et l'équipe la suit. Après un premier auvent sans intérêt, c'est tout à coup une diaclase qui coupe le banc de rochers, en haut de ce qui semble être un ancien lit de cascade. En ayant derrière les talons un à-pic impressionnant, les spéléos grimpent, en s'aidant de buis bien enracinés, jusqu'à l'entrée du trou où Colin s'engage. Une courte escalade le conduit à un puits de 2 mètres suivi d'un à-pic plus important. Un jet de lampe torche fait voir que la cavité se poursuit par une salle ornée de coulées massives.

"Ca continue !"

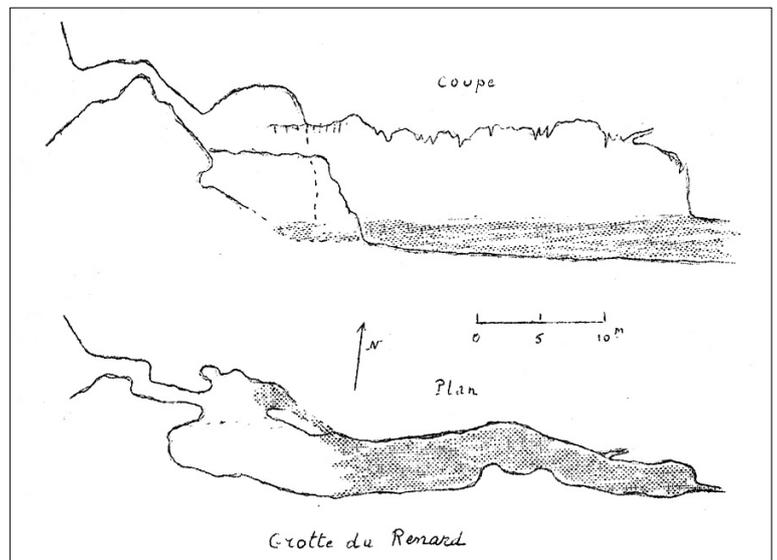
Le cri magique produit son effet habituel. L'un derrière l'autre, les quatre spéléos dévalent en rappel la pente à 70° qui se termine au bord d'une petite nappe d'eau. Un renard dont il ne reste plus guère que les os, a voulu descendre lui aussi, et n'a pas pu remonter. La grotte inconnue sera donc "la grotte du Renard".

On voit que la cavité se poursuit au delà du bassin, mais il faut escalader un important éboulis très ancien, couvert d'une épaisse couche d'argile et de mondmilch. Le poignard scout d'Ilhat va trouver là son utilité, et Dédé s'en sert pour tailler dans la paroi meuble des gradins confortables, grâce auxquels l'équipe poursuit son exploration. Au sommet de l'éboulis, on se trouve très près d'un plafond bien décoré. De l'autre côté, c'est un autre à-pic sur une longue diaclase inondée. Il faudra revenir avec un bateau. La remontée à la corde du puits glaiseux est terrible pour Ilhat dont les souliers glissent, et il faut littéralement l'arracher au trou à la force de la corde d'assurance. La cause de cette instabilité se découvre un peu plus tard. Ilhat a voulu rendre ses vieux godillots imperméables en collant sous les semelles des morceaux de chambre à air. Pas étonnant si cela glissait si bien, et si cela brûlait encore mieux. Dédé ajoute un nouveau chapitre au thème déjà connu de "l'apprenti spéléo".

Quinze jours plus tard, Dédé, Colin et Ilhat continuent la prospection, en suivant cette fois un banc de rochers inférieur, à la recherche d'une autre grotte dont on leur a parlé à Vulvoz, la grotte des Faux Monnayeurs. Ce n'est qu'un énorme auvent concrétionné, devant lequel on serait passé pour continuer la recherche, si des souvenirs du maquis, boîtes de conserve éventrées, bouteilles vides, vieux souliers etc... ne l'avaient pas fait identifier pour la grotte en question.

L'après-midi se passe en escalades dans les parois supérieures où Colin a cru repérer à la jumelle depuis la vallée un trou rond intéressant. Sans doute s'agit-il d'un auvent, ou d'une ombre portée, car en dépit des recherches il sera impossible de le localiser. Quatre descentes à l'échelle de 25 mètres constituent après tout pour les trois participants, un excellent exercice d'entraînement.

Il se passera encore deux ans avant que le secret de la grotte du Renard soit enfin dévoilé par Ilhat et Colin. D'autres explorations étaient intervenues entre temps, mais ce trou n'était cependant pas oublié. Cette fois, la sécheresse a fait baisser le niveau de l'eau, ce qui fait qu'on dispose à



l'entrée de la diaclase d'une petite plage pour embarquer. Aussitôt le bateau gonflé, Ilhat part dans la galerie sur l'eau profonde entre deux hautes parois à-pic, et disparaît dans un tournant, mais bientôt pousse un cri de dépit : "Cela se rétrécit... plus moyen de passer, et rien au dessus".

Colin va à son tour se rendre compte de la physionomie des lieux. En effet, la diaclase prend peu à peu les dimensions d'une fissure minuscule. Pas de passages ni latéraux, ni supérieurs, mais par contre, à la voûte des concrétions de petite taille et d'une admirable délicatesse. Tant pis... demi-tour !

Cependant, si son jeune collègue, qui a fait l'aller et retour assis dans le bateau à réussi sans difficulté sa demi volte, le Père Colin qui s'est installé à plat ventre pour se glisser sous une voûte basse ne peut pas faire tourner le bateau dans l'étréouiture. Le plus simple est de ramer à reculons et doucement. Ce ne serait rien si Ilhat n'imaginait au débarquement pour faciliter la manœuvre, d'empoigner son collègue par les pieds et de les lui soulever. Colin, la tête sous l'eau ne pouvait plus protester que par gestes... assez éloquentes cependant pour que l'autre comprenne.



Sous le porche de la grotte du Renard, on avait été intrigué à la première exploration par des traces de feux, de petits ronds de cendres noires d'un diamètre de 30 centimètres, mais le peu de temps disponible n'avait pas permis de s'y arrêter longtemps. Il ne pouvait s'agir évidemment de feux de bûcherons, qui sont d'habitude autrement conséquents, et on se demande d'ailleurs ce que des bûcherons seraient venus faire dans cet endroit escarpé et sans végétation autre que des buis. D'autre part, on n'avait remarqué dans la terre molle du porche aucune trace de pas.

Aujourd'hui, Colin et Ilhat examinent d'un peu plus près les mystérieux foyers qui offrent des particularités assez surprenantes. Une branche de buis placée en travers d'un de ces ronds ne présente qu'une seule partie complètement carbonisée, celle qui va exactement d'un bord à l'autre. Un rapide grattage des foyers amène bientôt la découverte de plusieurs pierres vitrifiées, et donne la solution de l'énigme. Les pierres sont des fulgurites, et ce sont donc des coups de

foudre qui produisent les calcinations. La diaclyse inondée doit être éminemment conductrice et attirer le fluide. Il est donc formellement déconseillé de s'abriter en cas d'orage sous le porche de la grotte du Renard.

En revenant vers le lieu habituel du campement, on découvre encore dans un rocher sous la vire une cavité à plusieurs entrées rondes qui part en cheminée. En lui faisant la courte échelle, Colin envoie en reconnaissance son collègue, qui, après un ramonage de quelques mètres n'insiste pas. Sa lumière lui a fait voir une quinzaine de mètres plus haut un rétrécissement infranchissable dans la roche vive.

Remontés au sommet du cirque, les deux spéléos longent la crête de la paroi Sud, et avisent l'entrée d'un boyau étroit où ils réussissent difficilement à s'introduire après désobstruction. Cette petite grotte superficielle, qui sert évidemment de repaire à des renards, n'a guère qu'une douzaine de mètres de longueur. Après quoi, l'équipe décide, pour terminer la journée, d'aller voir en pleine paroi ce que sont exactement deux porches allongés aperçus depuis la vallée. Une descente très délicate sur une forte pente d'herbe glissante dominant un à-pic de plus de 150 mètres, permet d'atteindre le niveau d'une strate rocheuse, au bas de laquelle on découvre vite les deux "entrées". Ce ne sont que des auvents allongés, profonds de 3 à 4 mètres, creusés par le gel dans une roche très fissurée.

A part de nouvelles visites à la grotte du Renard et aux environs de la grande grotte, où semble-t-il, un nouveau glissement s'est produit sous le porche, à part aussi quelques prospections sans grand profit dans les étages inférieurs du cirque, on ne signalera rien à Vulvoz pendant quelque temps.

Pourtant, une diaclyse reste à voir de près. Depuis le virage au bas du cirque, on distingue nettement dans les strates inférieures de la paroi Sud, son grand orifice vertical, mais chaque fois que des spéléos venant de Saint-Claude passent à Vulvoz, c'est pour une exploration plus lointaine. Le matin, il leur paraît préférable de ne pas perdre de temps pour une affaire peut-être sans suite, et le soir, il est toujours trop tard pour s'arrêter.

Ce n'est donc qu'en 1964 que la diaclyse sera enfin atteinte, au prix d'une interminable montée, souvent à quatre pattes, dans des éboulis et des gravillons et à travers des fourrés de buis. Vue de près, la fissure décourage les meilleures volontés, tant son aspect est rébarbatif. Haute de plus de 20 mètres, mais large seulement d'un mètre à l'entrée, elle retient entre ses parois des

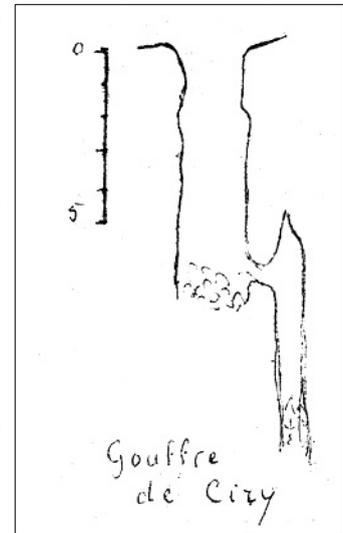
blocs qui ne demandent qu'à choir, et si elle semble se poursuivre sur une certaine distance, c'est en se rétrécissant encore. Inutile de se risquer dans une pareille ruine, qui ne peut apporter que de mauvaises surprises.

A la prospection dans le cirque de Vulvoz, il convient de rattacher celles effectuées dans les zones karstiques situées immédiatement en arrière des falaises.

Hormis la lésine géante visitée au sommet de la falaise Ouest, cette prospection ne devait donner que peu de résultats. S'il existe dans toute la forêt qui recouvre les plateaux supérieurs de vastes lapiaz dans les calcaires séquanais et kimméridgiens, et de nombreuses diaclyses et fissures superficielles, aucune cependant ne mérite de description spéciale, car leur profondeur ne dépasse jamais 5 à 6 mètres.

La seule cavité notable est un gouffre qui s'ouvre sur un pâturage à l'Est de la ferme de Ciry, et qui a été découvert par Mario et Burdet.

Une première descente à la corde les a conduits au fond d'un puits vertical de 7 mètres obstrué par des éboulis, du bois pourri et des ossements. Pourtant, une diaclyse latérale, trop étroite pour livrer passage donnait sur une autre verticale parallèle à la première et semblait offrir une possibilité de poursuivre la descente. Quelques mois plus tard, cette étroiture cédait aux arguments fracassants de Nabot. Par la fenêtre ainsi élargie, une descente à l'échelle dans un second puits de roche vive a été stoppée par une obstruction totale et définitive à la cote -12 mètres... Un bien petit gouffre !



Une dernière remarque concernant le cirque de Vulvoz. Au cours de leurs prospections, les San-Claudais ont été avisés de l'existence d'un rocher bizarre, difficilement repérable maintenant dans des massifs de buis. Il se dresse sur la rive gauche du cours d'eau, à une vingtaine de mètres en contrebas du grand virage sur la route de Vulvoz à Choux.

La forme en champignon de ce rocher, une vague apparence de tête humaine quand on le considère sous un certain angle, et son emplacement presque exactement au centre de la circonférence des falaises ont éveillé l'attention au point de lui faire attribuer un nom, quelque chose comme "Capitula" ou "Caracla", les prononciations diffèrent. L'imagination aidant, il n'était pas difficile d'y voir un monument druidique, une sorte de "pierre qui vire", du haut de laquelle quelque prêtre gaulois aurait pu haranguer ses paroissiens assis en rond sur les gradins naturels, ou encore procéder en leur présence à quelque sacrifice rituel.

La réalité est moins poétique, car la pierre en question n'est qu'une table d'érosion, telle qu'on en rencontre dans tous les lapiaz et les lits fossiles. Le "chapeau" arrondi et mesurant moins d'un mètre carré de cette sorte de grosse morille est un reste isolé d'une strate de calcaire compact, et le "pied" est constitué par une autre strate fissurée, que l'eau courante, puis le gel ont aminci peu à peu. C'est un phénomène géologique intéressant, mais rien d'autre.

□ LE COMITE DEPARTEMENTAL DE SPELEOLOGIE

Nos lecteurs, ceux très nombreux qui lisent l'Echo de la première à la dernière lettre, ont pu constater en marge de la couverture du présent fascicule, une nouvelle appartenance du Spéléo-Club. Inscrit déjà à la Fédération Française de Spéléologie, groupement national, et à l'Association Spéléologique de l'Est, groupement régional, le S.C.S.C. fait maintenant partie comme membre fondateur du Comité Départemental de Spéléologie du Jura, avec quatre autres clubs : le S.C. Salinois à Salins, le Groupe Spéléologique des Stagiaires Jeunesse et Sports à Crotenay, le S.C. du Jura à Lons-le-Saunier et le S.C. Arboisien à Arbois.

Au cours de ces toutes dernières années, les clubs spéléos du Sud-Est ont pris l'initiative de créer des comités départementaux. Il en existe dans le Rhône, le Gard, l'Ardèche, la Drôme, l'Isère et l'Hérault. Déjà en 1961, l'idée avait été lancée de constituer un groupement analogue dans le Jura, mais ce n'est que quatre ans plus tard, au début de 1965, que les conditions favorables à une entente se sont trouvées réunies, et que les statuts du futur groupement ont pu être discutés au cours d'une réunion des responsables des associations, qui sont vite parvenus à un accord. Un sixième club du département, le Groupe Spéléologique Jurassien à Lons-le-Saunier a préféré garder son indépendance, mais les portes lui sont grandes ouvertes.

La logique aurait voulu, semble-t-il, que les groupements départementaux aient été les premiers à voir le jour après les clubs locaux, mais ce n'est pas parce que la spéléologie a été baptisée par un de ses participants "l'alpinisme à l'envers" que les spéléos font tout à rebours, et qu'après s'être groupés sur le plan national, puis sur le plan régional, ils songent en dernier lieu à le faire sur le plan du département. La raison en est autre.

Jusqu'à ces dernières années, le nombre des clubs était assez restreint et leurs effectifs peu nombreux. Des associations s'étaient constituées presque uniquement dans les régions calcaires, et chacun explorait un petit secteur souvent assez riche en cavités pour permettre des "premières" à plusieurs générations de spéléos. On se préoccupait assez peu de ce que pouvait faire le voisin, tant qu'il restait sur son terrain, et le plus souvent c'était une entente passive qui s'instaurait entre groupements locaux, une entente parfois entrecoupée de périodes de

guerres froides... pour un article de journal par exemple, pondu par les uns pour éblouir les profanes, et qui faisait rigoler doucement les autres jusqu'au moment où les petits copains y ajoutaient leur grain de sel ("Eux au moins, ils font quelque chose... tandis que vous.. !")... ou encore pour une incursion dans quelque plate-bande considérée comme chasse gardée... et souvent aussi pour des questions de subsides accordés aux uns et refusés à d'autres...

C'était la période artisanale où chaque club avait ses cavités attirées, dont il essayait de garder le secret, son matériel souvent fabriqué avec les moyens du bord, ses traditions. Un énorme travail a pourtant été accompli, et une somme énorme de renseignements recueillis au cours de cette période, dont les anciens gardent un peu la nostalgie. Etre chez soi, ne pas être dérangé par le voisin et ne pas se gêner pour lui, cultiver son jardin sans rien devoir à personne, ce sera toujours et malgré tout le rêve de tout Français !

Dans ces conditions, les appartenances de principe à un lointain groupement national et à une association régionale qui est plutôt une amicale, ont été jugées amplement suffisantes, jusqu'au jour où, en émergeant de leurs trous familiaux, les spéléos se sont avisés que le monde avait évolué, que l'isolement n'était plus possible, et que la thésaurisation des cavernes n'était pas plus rentable que celle des billets de banque.

Depuis quelques années, la spéléologie a étendu son recrutement. Des groupements se sont créés, même dans des régions n'offrant que de rares possibilités locales et cherchent forcément au loin un lieu d'activité. Des scouts et des colonies de vacances inscrivent l'exploration du sous-sol à leur programme. Et aussi, les Français se sont mis à voyager. Avec les moyens actuels, un pays est vite traversé, et il n'est pas rare de voir une équipe accomplir en deux ou trois jours des randonnées de 5 ou 600 kilomètres pour explorer quelque trou, ou même simplement pour faire de la prospection. Il n'est pas rare non plus de voir tout un groupe aller planter ses tentes à plus de 1000 kilomètres de sa résidence pour un camp.

Comme la fraternité des hommes des cavernes ignore les frontières, il est tout naturel que les Français aillent à l'étranger et que des étrangers viennent sans façons prendre contact avec leurs camarades français. Nous avons déjà eu à Saint-Claude la visite de collègues suisses et belges. Cette année une équipe allemande et une équipe anglaise sont venues visiter nos cavernes en notre compagnie. Les cachotteries ne sont plus de mise, et vouloir garder secrète une cavité est parfois le meilleur moyen de voir des collègues venant de loin et ignorant qu'un autre club y travaille déjà en faire la conquête et la publication. Certes, il existe des "pirates", et nos collègues d'un département voisin en ont fait la triste constatation en retrouvant leurs installations saccagées dans une grotte en cours d'exploration, et en constatant que du matériel de prix, laissé en place à près de deux kilomètres sous terre avait disparu. Cependant, dans l'immense majorité des cas, les spéléos sont des gens "réguliers" et s'ils savent qu'un autre club travaille dans quelque trou intéressant qu'ils voudraient visiter, ils en demandent la permission.

Les sciences qui se rattachent à la spéléologie ont aussi modifié leurs méthodes. Après des études limitées des aspects physiques ou biologiques d'une cavité ou d'un massif, on voit de plus en plus paraître des travaux de spécialistes, dont les observations, étendues à toute une région ou même à un continent visent des conclusions d'ordre général sur un fait ou un phénomène bien précis. De telles études supposent l'utilisation de toute une masse de documents, qui sont souvent épars, sinon soigneusement camouflés pour des raisons d'amour propre mal placé.

S'il est difficile de concentrer à l'échelon national toute la documentation recueillie par les petits groupes et les isolés, le fait n'a rien d'insurmontable dans un département et il est relativement facile de publier cette documentation, à la condition toutefois que l'auteur indique ses sources, et que les autres lui viennent en aide, au lieu de lui mettre, comme trop souvent, les bâtons dans les roues.

Voilà ce qui a provoqué la constitution des comités départementaux, et voilà pourquoi, comme leurs collègues des départements du Sud-Est, les clubs du Jura ont jugé utile de se grouper, les comités départementaux n'entendent pas régner sur les associations qui en font partie. Chacune d'elles garde une liberté absolue pour son emploi du temps, le recrutement de ses membres, la gestion de ses finances et de son matériel. Leur principal but est de remplacer par un climat de confiance et de compréhension réciproque l'atmosphère d'indifférence ou même de méfiance qui a trop longtemps été la règle entre groupes exploitant des territoires limitrophes.

Définitivement constitué par Assemblée Générale du 8 juin 1965, le C.D.S du Jura a aussitôt pris un certain nombre de décisions importantes, dont semble-t-il, le besoin se faisait sentir, puisque, sauf sur certains points de détail, elles ont été adoptées à l'unanimité et pour ainsi dire sans discussion.

Des explorations en commun ont été projetées, ainsi que l'organisation de séances publiques de conférences et de projections à l'occasion des assemblées générales annuelles, à tenir alternativement dans une des villes sièges des divers groupes. Pour éviter les conflits d'antériorité, chacune des sociétés membres a été invitée à signaler aussitôt au président du C.D.S. ses découvertes importantes, et à rendre compte périodiquement de ses travaux en cours, les autres s'engageant à respecter scrupuleusement les droits de priorité acquis.

Le C.D.S. aura aussi pour but essentiel de rassembler, ou au moins de répertorier les documents inédits en possession de ses membres, pour faciliter les études scientifiques sur le plan départemental, et entre autres, pour permettre de compléter et de tenir à jour un catalogue des cavités du Jura, dont la rédaction a été terminée en 1960 par le secrétaire du S.C.S.C. et dont la mise sous presse est retardée par des motifs d'ordre financier. Les autres publications à venir, qui seront issues de la masse commune de documentation, seront faites sous le sigle du Comité Départemental.

Un autre but, plus terre à terre, sera de permettre l'achat de matériel moderne d'usage peu courant, mais parfois indispensable, dont chaque petit club isolé ne peut se permettre de faire la dépense. L'accord s'est fait sur l'achat d'un treuil puissant et maniable, qui pourra être emprunté par les sociétés adhérentes pour des explorations en nécessitant l'emploi, et qui pourrait aussi être plus qu'utile pour des opérations de sauvetage. Suivant les prochaines disponibilités, on songe déjà à du matériel topographique de précision, à des émetteurs-récepteurs radio portatifs ou encore à des équipements de plongée. Le comité regroupera en outre les commandes de ses membres en matériel courant, canots, échelles, cordes, pitons etc... pour obtenir sur la quantité des réductions de prix.

Enfin, au cours de la dernière assemblée, une importante question a été évoquée impromptu, celle des secours, et les membres des cinq clubs fondateurs ont décidé de faire l'inventaire immédiat de leurs ressources en hommes, en véhicules et en matériel, et de transmettre ce document aux autorités, pour diffusion notamment dans les Brigades de Gendarmerie. Si l'intervention des spéléos se révèle un jour nécessaire, l'appel pourra se faire rapidement et efficacement.

Dans un autre ordre d'idées, il a été décidé aussi de communiquer l'adresse des divers clubs et l'indication de leur secteur d'exploration aux administrations qui ont les travaux publics dans leurs attributions, et de leur signaler qu'une importante documentation géologique et spéléologique était à leur disposition pour les projets intéressant les collectivités. Cette initiative a déjà donné des résultats.

Le Bureau de la nouvelle association se compose naturellement de membres élus dans tous les clubs participants, et la présidence a été confiée à l'unanimité à notre collègue A. Meyer, Directeur de l'E.N.P. de Crotenay, qui a bien voulu accepter la difficile tâche d'organisateur et de conciliateur. Nous terminerons en souhaitant longue vie au Comité Départemental de Spéléologie du Jura, et en citant cette réflexion échappée à un des participants au moment de la discussion des statuts : "Nos successeurs seront peut-être moins bêtes qu'on l'a été...". C'est tout un programme.

□ A PROPOS DES EXPERIENCES DE SURVIE

Toute la France a pu lire dans la presse quotidienne ou hebdomadaire, les compte-rendus d'exploits (! ? !) accomplis par certain "spéléonaute" - Michel Siffre pour ne pas le nommer et par ses émules, comme lui en mal de publicité tapageuse. Ceux qui possèdent un téléviseur ont pu voir apparaître sur leur petit écran ces héros d'aventures grotesques (avec un seul T bien entendu, désavouées par l'unanimité de notre Fédération, et qui ne prouvent qu'une seule chose, c'est que les "spéléonautes" ont une bonne santé, et qu'ils font tout pour la perdre... après avoir perdu le sens du ridicule.

Cependant, ces "expériences" sont susceptibles d'abuser des non initiés, et de nuire à la véritable spéléologie, qui est une activité sérieuse et non une clownerie. Plusieurs fois, on nous a demandé notre avis. Nous ne pouvons mieux faire qu'emprunter aux Actes du Congrès de Crolles des 6 et 7 février 1965 un article rédigé par nos camarades M. Letrone, délégué Rhône-Alpes et Directeur des stages de la Fédération Française de Spéléologie et Président du Comité Départemental du Rhône, et C. Pommier, Trésorier de la même Fédération et Président du Comité Départemental de la Drôme. Beaucoup d'entre vous connaissent le premier pour l'avoir vu plonger à près de 50 mètres sous l'eau dans le Trou de l'Abîme. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire la prose de ces deux vrais spéléos.

Voici donc l'article, auquel il a plu aux auteurs de donner malicieusement les termes d'une définition scientifique :

ASTROBIOSPELEOLOGIE

Par C. Pommier et M. Letrone

" Sifrus spéléonauti :

Animal troglodyte effectuant de longs séjours souterrains après lesquels il manifeste à grands cris sa satisfaction de lui-même.

Son habitat préféré se trouve dans les glaciers souterrains du Midi de la France. Les travaux étranges auxquels il se livre au cours de ses hibernations posent une énigme aux savants : à quoi peuvent-ils donc servir ?

Le séjour souterrain semble beaucoup mieux réussir à sa subsistance matérielle qu'à son organisme plutôt frêle et malingre. A l'extérieur, il se nourrit au détriment des oies et des cornichons.

Lors de ses résurrections à la surface du sol où il s'enfuit, il sort les yeux couverts d'une sorte de peau noire qui lui permet cependant, malgré son extrême faiblesse de reconnaître les photographes et de leur sourire.

Ce curieux animal est heureusement extrêmement rare ; en effet ses manifestations aussi retentissantes que dénuées d'intérêt, portent le discrédit sur les variétés classiques de cavernicoles, qu'il considère dédaigneusement, mais qui sont cependant beaucoup plus intéressantes et productives.

Des recherches récentes sur son mode de vie et sur celle d'autres troglodytes glaciaires de son espèce (dont une dizaine de femelles) laissent penser que les "Sifrus spéléonauti" s'enfoncent beaucoup moins profond sous terre qu'on le croit généralement. On ignore tout de leur mode de reproduction, mais on souhaite dans les milieux spéléologiques que cette espèce soit en voie de disparition.

Note de dernière heure (en provenance des laboratoires de Cap Kennedy U.S.A : leurs urines sont claires.

(Actes du Congrès Rhône-Alpes de Crolles (Isère) des 6 et 7 février 1965 - p.31)